MUTATIONS ET TRANSFERTS : L'APPARITION DES GLAÇURES DANS LE MIDI MÉDITERRANÉEN

Lucy VALLAURI, Marie LEENHARDT

Resumen : En Provenza y Lenguadoc, la aparición del vidriado se asocia tradicionalmente a un cambio en el modo de cocción. Estas mutaciones técnicas observadas desde mediados del siglo XIII en los centros productores del Var y de la región de Uzès se hallan hoy comprobadas en otros puntos. El descubrimiento de una concentración de talleres alfareros en la ciudad de Marsella precisa la introducción de vidriados plumbíferos y estaníferos en la producción de oficinas urbanas polivalentes, desde principios del siglo XIII. Las estructuras de producción, asi como las formas elaboradas, revelan una transmisión de "savoir-faire", con evidencia importada del Mediterráneo. El desarollo de las investigaciones en Lenguadoc confirma la presencia simultánea de vidriados plumbíferos y estaníferos en el área montpelierense en el curso del siglo XIII. Ambientes estílisticos comunes sugieren la circulación de modelos u hombres, aunque ningun texto o dadas arqueológicas puedan aclarar estas filiaciones. Si varios grupos autónomos de cerámicas esmaltadas aparecen precozmente en esta zona, asi como en el bajo Ródano, las producciones masivas y sin duda especializadas de la región aviñonesa se imponen progresivamente en el curso del siglo XIV. Finalmente se observa globalmente la correlación pasta refractaria y vidriado plumbífero, pasta calcárea y barniz estanífero, asi como la ausencia del engobe bajo vidriado plumbífero. La aparición de los dos vidriados se hace en regiones de tradición cerámica, pero se halla tambien en ciudades entonces en plena expansión.

Depuis la fin de l'Antiquité tardive, dans l'ensemble de la Provence et du Languedoc oriental, la plupart des vaisselles étaient cuites en atmosphère réductrice sans revêtement. L'imperméabilisation au moins partielle des céramiques était assurée par différents moyens comme la pose d'une couche d'engobe, le polissage des surfaces ou l'enfumage en fin de cuisson laissant un dépôt de carbone. A ces procédés mis au point par les potiers s'ajoutaient sans doute quelques recettes plus empiriques au moment de la première utilisation des récipients.

Cette situation technologique semble se prolonger jusqu'au début du XIIIe siècle. En effet, les rares céramiques glaçurées retrouvées sur des sites de la fin de l'Antiquité et dans les habitats ou nécropoles de l'an mil n'ont pas une origine locale. D'après les analyses géochimiques, elles proviendraient soit d'Italie du Nord, soit du Latium, voire de Méditerranée orientale (CATHMA 1992). Tout paraît donc indiquer que l'usage de revêtement vitrifié à base de plomb était jusque-là inconnu en Provence et Languedoc tout comme celui des glaçures opacifiées à l'étain, de tradition orientale. Les plus anciennes faïences, révélées récemment sur des sites provençaux de l'an mil à Niozelles dans les Alpes-de-Haute-Provence comme à Fos-sur-Mer sont à l'évidence importées d'un atelier siculo-maghrébin ou d'Espagne du Sud (Démians d'Archimbaud 1995 ; Mouton 1995 : 43 et 50, fig. 78). Marseille fournit depuis peu une nouvelle documentation pour la seconde moitié du XIIe siècle. Dans des sols bien stratifiés de rues et de maisons, tout un lot de céramiques glaçurées avec ou sans engobe et d'autres émaillées attestent des importations qui arrivent dans le port phocéen (Abel 1995, étude de la céramique F. Parent). Très diversifiées, elles se partagent entre l'aire byzantine (Grèce, îles de la mer Egée, Anatolie, côte syro-palestinienne), le monde islamique oriental (Proche-Orient, Egypte) et occidental (Maghreb, Sicile, Espagne). Cette situation, qui n'a d'équivalent qu'avec les grandes cités marchandes d'Italie du Nord (Berti 1995a et b), reste encore exceptionnelle dans nos régions, en l'état actuel de la documentation. Mais c'est dans ce climat d'échanges politiques et économiques qu'il faut replacer l'introduction de nouveaux procédés de revêtements.

Dans les zones septentrionales de la France, le développement de la glaçure plombifère est plus précoce mais n'a sans doute que peu de liens avec notre propos tout comme l'absence dans ces mêmes régions de production émaillée. Sur quelques sites de consommation des pays de Loire ou de la région parisienne notamment, dès les IXe-Xe siècles la cuisson oxydante est majoritaire et les pots à glaçure plombifère sont considérés comme issus d'ateliers régionaux (Boüard 1976 ; Randoin 1981 ; Meyer-Rodrigues 1992).

Dès le début des recherches sur le Moyen Age provençal, le problème de l'apparition des glaçures a été posé par G. Démians d'Archimbaud à partir des fouilles du castrum de Rougiers dans le Var (Démians d'Archimbaud 1981). Les poteries glaçurées qui apparaissent à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle remplacent progressivement les céramiques grises. Ce nouveau procédé d'étanchéité, qui correspond sans doute aussi à une nouvelle esthétique et évolution des goûts, s'accompagne d'un changement de cuisson en mode oxydant (Picon 1973). La préparation d'une glaçure au plomb, à base de plomb métallique ou de sulfure de plomb (galène, alquifoux), peut être relativement simple, peu onéreuse et à la portée d'un atelier rustique. La nouvelle catégorie de céramiques oxydantes et glaçurées, appelée B2 (Démians d'Archimbaud 1985 ; Démians d'Archimbaud 1986), réunit en fait des groupes proches visuellement, tous en pâte kaolinitique claire qui coexistent ou se succèdent jusqu'au XIVe siècle (fig. 1). Ils proviennent soit des gisements de Cabasse ou de la région d'Ollières dans le Var, soit du bassin d'Uzès dans le Languedoc. Ces premières glaçures, pas totalement couvrantes, ont une belle tonalité jaune pâle parfois mouchetée de brun, due au choix des argiles employées.

Elles sont souvent appliquées sur des formes déjà produites en céramique grise (marmites), mais aussi sur des formes nouvelles de vases à liquides. La recherche de pâtes claires (argiles plus pures ou mieux lavées) semble évidente pour ces premières réalisations. Cependant celles de Cabasse disparaissent rapidement, tandis que celles d'Ollières utilisent ensuite des pâtes rouges plus ferrugineuses B1, donnant une coloration brune à la glaçure (fig.2). Ces changements qui interviennent au cours du XIVe siècle sont peut-être dus à des difficultés d'approvisionnement en argile ou à l'épuisement de filons. Si l'activité des ateliers d'Ollières se poursuit avec la même technique jusqu'à l'époque moderne, le destin de Cabasse semble avoir été plus éphémère et cette officine modeste n'a peut-être pas survécu à la concurrence de son voisin.

Il est intéressant de noter que pour les trois centres cités (Cabasse, Ollières, Uzège), l'apparition de la glaçure survient dans des zones de production ayant déjà un savoir-faire ancien et des acquis technologiques certains : qualité des pâtes, du tournage et de la cuisson (Démians d'Archimbaud 1981 ; Thiriot 1986 ; Pelletier 1997b). Cependant la microlocalisation de ces officines produisant des vaisselles glaçurées, tout comme la nature des fours utilisés pour la cuisson des céramiques ou la préparation des oxydes, demeurent inconnus dans ces ateliers de tradition kaolinitique. La mutation s'est-elle faite au sein des structures existantes ou bien y a-t-il eu déplacement des ateliers pour la création de nouvelles installations ?

A partir des mêmes études, des glaçures stannifères ont été reconnues en petit nombre dès le milieu du XIIIe siècle. Il s'agit cette fois de glaçure plombifère opacifiée à l'étain, dont l'élaboration devait être plus complexe et coûteuse. Les premières faïences en argile calcaire attestées sur le site de Rougiers présentent des caractéristiques de pâtes bien différentes de celles des groupes languedociens et de la basse vallée du Rhône. Aujourd'hui, certaines peuvent être rattachées avec certitude au centre marseillais découvert en 1991 (Marchesi 1993 : 34-39 ; Amouric 1995 : 191-194 ; Marchesi 1997).

L'existence d'une concentration d'ateliers en activité à Marseille dès le début du XIIIe siècle permet de reconsidérer le problème de l'apparition des glaçures, d'en préciser la chronologie et de proposer une transmission de savoir-faire. Dans une ville en pleine expansion, un faubourg de potiers est créé *ex-nihilo*. A la différence des zones précédentes, il ne semble pas exister à Marseille de tradition importante de la céramique au cours du haut Moyen Age. Après la disparition des productions locales de vaisselles sigillées grises au VIe siècle (D.S.P.), la cité n'est alimentée que par les ateliers de l'arrière pays qui utilisent des pâtes siliceuses et les argiles calcaires locales semblent avoir été très peu employées jusqu'à la fin du XIIe siècle (Pelletier 1992 ; Pelletier 1995 ; Pelletier 1997a). Dans ce centre urbain, l'apparition des glaçures plombifère et stannifère est concomitante (fig. 3). Leur composition, confirmée par les tests effectués par B. Gratuze (Laboratoire Ernest Babelon, CNRS Orléans), révèle en outre la présence d'antimoine dans certaines glaçures opacifiées, mais dans aucun cas l'emploi d'un engobe. Dès la création du *burgus oleriorum*, la production se partage entre deux catégories de pâtes et de revêtements (Vallauri 1997). La pâte rouge siliceuse est généralement revêtue de glaçure plombifère, tandis que l'émail stannifère est réservé à la pâte calcaire. Cette corrélation pâte/glaçure, globalement constatée, correspond à des usages différents. La glaçure plombifère est utilisée en priorité pour le service culinaire, pots à anses, marmites, jattes.. (fig. 4) et l'émail pour les vaisselles de table (fig. 5) ou encore les carreaux de pavement. Les lampes à huile sont quant à elles présentes dans les deux groupes de pâte et de glaçure (fig. 6). Cependant, si les potiers ont voulu dès le début satisfaire tous les besoins des habitants, la production de vaisselle culinaire glaçurée semble s'être interrompue relativement vite à partir du milieu du XIIIe siècle. Cet arrêt s'explique sans doute de diverses façons. Une des premières causes pourrait être l'inadéquation de la pâte utilisée par les potiers et qui n'était pas réellement apte à supporter les chocs thermiques comme le suggèrent les nombreux vases surcuits ou déformés (Leenhardt 1993 : 42-43) ; l'autre cause serait la concurrence d'une part des productions grises d'Ollières toujours en circulation, et d'autre part de celles glaçurées de l'Uzège qui font leur apparition ou encore des marmites et cassoles en pâte rouge glaçurée importées de Ligurie. Les vaisselles émaillées sont produites en quantité notable comme en témoignent dans les dépotoirs les très nombreux biscuits destinés à être cuits une seconde fois avec l'émail, ou les rebuts de produits finis déformés, cloqués ou sous-cuits. La plupart des vases à liquide sont couverts d'un émail monochrome blanc ou vert, tandis que les décors peints en brun, vert, et jaune, plus rares, concernent essentiellement les coupes et les coupelles, des vases exceptionnels comme les

Fig. 1 : Cruche et marmite en pâte claire glaçurée de Cabasse et d'Ollières. Rougiers, seconde moitié du XIIIe s. Cl. CNRS, CCJ, C. Durand.

Fig. 2 : Jatte en pâte rouge glaçurée d'Ollières. Jouques, première moitié du XIVe s. Cl. L. Vallauri.

aiguières et aquamaniles, enfin les carreaux de pavement. Cette production se poursuit pendant tout la durée de vie des ateliers jusqu'au premier tiers du XIVe siècle. La technique reste la même bien qu'une évolution se marque dans les formes et les motifs décoratifs.

Les modes de fabrication des glaçures plombifères et stannifères, bien documentés par les installations retrouvées dans les ateliers, constituent des acquis technologiques très neufs (Thiriot 1997b). La présence de plusieurs unités pour la préparation des glaçures témoigne de la technicité des artisans installés à Marseille. Si l'origine précise des hommes ne peut être déterminée en l'absence de sources écrites anciennes, plusieurs indices plaident en faveur d'un atelier "importé". En effet, le répertoire des premières formes produites aussi bien en pâte rouge glaçurée qu'en pâte calcaire émaillée est totalement étranger à la région et se réfère à toute une ambiance islamique occidentale, maghrébine, andalouse ou sicilienne. En revanche, ni les formes, ni les techniques (absence d'engobe et de motifs incisés) ne s'apparentent à celles du monde byzantin. S'ajoute à cela la présence d'un four à barres, de tradition orientale, pour la cuisson des céramiques et en usage aux Xe-XIIIe siècles sur tout le pourtour de la Méditerranée (Thiriot 1997a). Tout semble donc indiquer un transfert direct de savoir-faire, une circulation de modèles donc d'hommes même si ceux-ci ne sont pas restés. L'arrêt des productions plombifères et l'évolution du répertoire montrent que la deuxième génération des potiers est différente ou répond à une modification des goûts. L'activité des ateliers marseillais fut cependant de courte durée. Le déclin progressif s'effectue dans les premières décennies du XIVe siècle sur fond de crise économique et politique. Il est sans doute dû aussi à l'implantation dans la basse vallée du Rhône de nouvelles officines qui se développent alors dans la mouvance pontificale (Amouric 1995b : 196-200).

Ce modèle d'atelier fabriquant conjointement et très tôt des vaisselles à glaçure plombifère et stannifère ne fut pas réservé à la seule Provence. La situation languedocienne, au vu des recherches récentes, semble le suggérer (Leenhardt 1995a et b). Certes les ateliers ne sont pas encore localisés, mais de gros dépotoirs, notamment dans l'aire montpélliéraine, montrent les mêmes associations de vaisselles en pâte rouge glaçurée (fig. 7) et de faïences monochromes (fig. 8) ou peintes (fig. 9). En outre, la ressemblance des typologies avec celles de Marseille est confondante. A Montpellier, la production en pâte rouge, qui utilise comme à Marseille des argiles non kaolinitiques, a un répertoire plus large incluant de nombreux vases à liquides. Cette diversité de formes pourrait renvoyer à un centre producteur important. Des vases identiques réalisés en pâte calcaire à glaçure monochrome étaient peut-être produits au sein des mêmes ateliers. Leur existence se justifierait fort bien dans la ville de Montpellier alors en plein essor économique et tournée elle aussi vers la Méditerranée.

Malgré ces ressemblances, les faïences languedociennes présentent des caractères originaux, aussi bien dans les formes que dans les décors, prouvant l'autonomie des diverses productions régionales au début du XIVe siècle (Vallauri 1995). En effet, celles de l'aire montpelliéraine diffèrent encore de celles produites simultanément dans les ateliers de l'Uzège et réalisées cette fois en pâte kaolinitique (fig. 10).

L'usage d'une pâte réfractaire pour la réalisation des faïences peut étonner pour des raisons techniques bien signalées dans les traités de céramique, en particulier la difficulté d'accrocher le revêtement sur une argile à faible coefficient de dilatation (Picon 1995a : 47-48). Pourtant de nombreux carreaux (fig. 11) ont été commandés aux ateliers de Saint-Quentin par la cour pontificale dès le début du XIVe siècle et leur réalisation en série tout comme l'originale production de vaisselles ne laissent de surprendre (Amouric 1995a et b).

Dans cette zone de tradition potière ancienne, l'apparition de l'émail dans le premier quart du XIVe siècle semble postérieure à l'usage de la glaçure plombifère. Celle-ci est répertoriée sur des vaisselles communes et souvent culinaires de la fin du XIIIe siècle (fig. 12).

Des exemples plus anciens sont maintenant repérés au château de Beaucaire et à Arles dans des niveaux bien stratifiés (Schneider 1995 ; Piton 1995, Leenhardt 1996). Sur ces sites de consommation proches des ateliers, on suit pour la première fois l'apparition, la progression et le développement des productions claires glaçurées de l'Uzège depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'à la fin du XIVe siècle. Sur les deux sites, dans les couches les plus anciennes, la poterie rouge glaçurée est exceptionnelle aux côtés des céramiques grises et des faïences monochromes. Puis apparaissent les poteries kaolinitiques glaçurées qui reprennent souvent les formes et décors des marmites grises qu'elles supplantent, mais les vases à liquides ont des profils nouveaux et plus diversifiés (fig. 13).

Encore une fois, avec cet exemple de l'Uzège, on consta-

Fig. 3 : Dépotoir comblant un four et associant des céramiques à glaçure plombifère, des biscuits et des vases émaillés. Atelier de Marseille Sainte-Barbe, milieu XIIIe s.. Cl. H. Marchesi.

Fig. 4 : Productions en pâte rouge glaçurée. Atelier de Marseille Sainte-Barbe, milieu XIIIe s.. Cl. CNRS, CCJ, Ph. Foliot.

Fig. 5 : Productions en pâte calcaire, sans revêtement, émaillées monochrome et peintes. Atelier de Marseille Sainte-Barbe, milieu XIIIe s.. Cl. CNRS, CCJ, Ph. Foliot.

Fig. 6 : Lampes à huile en pâte rouge glaçurée et en pâte calcaire émaillée. Atelier de Marseille Sainte-Barbe, première moitié XIIIe s.. Cl. CNRS, CCJ, Ph. Foliot.

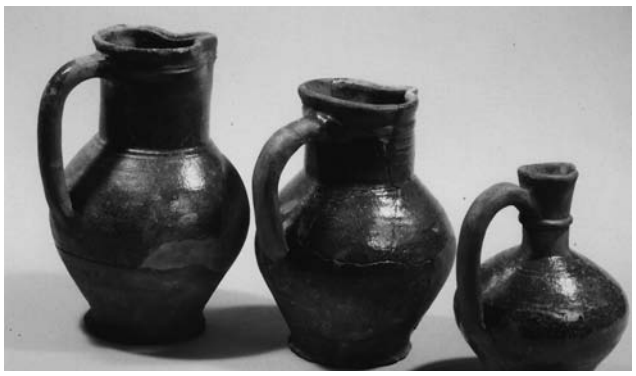


Fig. 7 : Vases à liquides en pâte rouge glaçurée. Montpellier, rue Barralerie, comblement d'un puits, XIIIe s.. Cl. J. Pey.

Fig. 8 : Mesures en pâte calcaire émaillée marquées aux armes des Guilhem de Montpellier et des rois d'Aragon et de Majorque. Montpellier, rue Barralerie, comblement d'un puits, XIIIe s.. Cl. J. Pey.

te en Languedoc, la simultanéité des réalisations de faïences et de poteries à glaçure plombifère dans une même zone d'activité. Cependant, dans ce cas et contrairement à Marseille, les ateliers utilisent pour les deux productions la même argile kaolinitique. La seconde originalité réside dans la disparition progressive des faïences, en particulier des carreaux, alors que s'affirme au XIVe siècle la renommée de leur vaisselle culinaire à glaçure plombifère qui s'accompagne d'une belle production de vases à liquides (fig. 14) (Leenhardt 1995c ; Carru 1995 ; Amouric 1995c).

En définive il n'est pas étonnant que ce centre, véritable réservoir de savoir-faire, ait su développer un art de la faïence savant, parfois proche de modèles espagnols. Mais en l'absence de sources écrites et de découvertes d'ateliers en Languedoc, le cheminement de ces transmissions demeure encore inconnu.

Dans ces trois micro-régions centrées à Marseille, autour de Montpellier et d'Uzès, les glaçures plombifère et stannifère ont été produites simultanément, voire dans les mêmes ateliers, avec des succès plus ou moins durables. Mais quelle était la situation dans la basse vallée du Rhône où les argiles fluviatiles ont été très tôt utilisées pour la confection des vaisselles de table émaillées ?

A Beaucaire, des productions à décor vert et brun portant souvent au revers de la pièce une glaçure monochrome verte ou jaune (fig. 15) ont toujours formé un sous-groupe au sein des productions rhodaniennes (Amouric 1995b : 195, 218, 219, n°261 et 263 ; Vallauri 1995). Les analyses géochimiques ont d'ailleurs confirmé ce classement (Picon 1995b : 55, fig. 2). Les récentes fouilles du château de Beaucaire permettent de préciser leur apparition dans la seconde moitié du XIIIe siècle et leur plus grand développement dans le premiers quart du XIVe siècle. Ce terroir, sous domination royale, a de toute évidence une tradition de l'artisanat de la céramique : les textes signalent des produits et des fours à Beaucaire comme sur l'autre rive du Rhône à Tarascon à partir des années 1330. Des fours sont même détruits à Beaucaire en 1339, mais rien ne permet de dire s'il s'agissait de fours produisant des faïences ou des poteries communes glaçurées. Cependant, à l'exception de rares coupes d'Arles, (Leenhardt 1996 : 99) l'examen du matériel trouvé dans cette zone ne révèle pas de production calcaire à glaçure plombifère. Les seules poteries revêtues d'un tel vernis sont quelques rares tessons en pâte rouge glaçurée, dans des niveaux du milieu du XIIIe siècle, et surtout des vaisselles originaires de l'Uzège dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Les productions émaillées de très belle facture disparaissent au milieu du XIVe siècle, moment où les faïences dites avignonnaises deviennent exclusives.

La situation observée à Beaucaire, c'est à dire l'absence de production calcaire à glaçure plombifère, se répète à Avignon où l'essentiel de la vaisselle commune en pâte kaolinitique est dès la fin du XIIIe siècle importée de l'Uzège.

Les faïences avignonnaises en pâte calcaire ont un point de départ plus tardif que les groupes marseillais, montpélliérain et beaucairois, mais témoignent de centres très actifs (fig. 16). Elles sont présentes de part et d'autre de l'axe rhodanien et dans toute la Provence dès l'extrême fin du XIIIe siècle. La découverte, au coeur d'Avignon, d'un trésor monétaire enfoui dans une cruche verte et brune confirme l'usage de ces faïences dès 1309-1310 (Vallauri 1987). Si cette production massive est bien connue par ses décors peints de plus en plus stéréotypés au fil des temps (fig. 17), il faut noter dans la

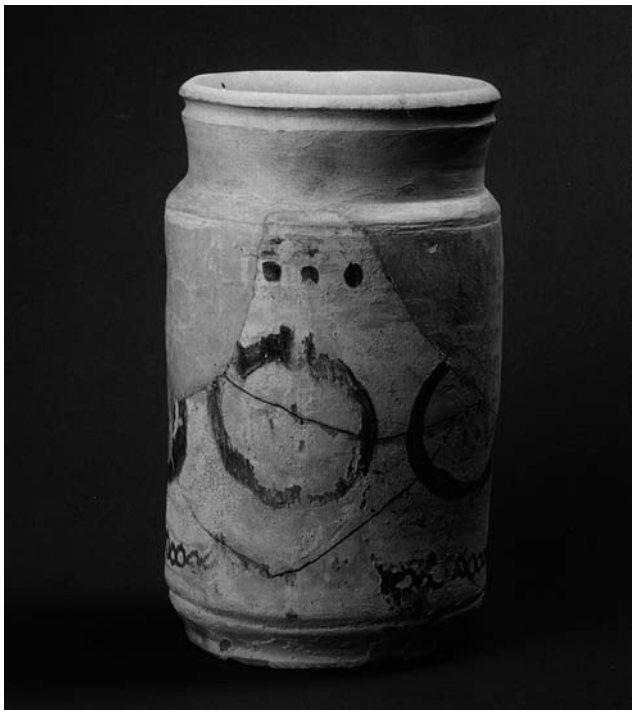


Fig. 9 : Albarello en pâte calcaire émaillée et peint en vert et brun. Montpellier, rue Barralerie, comblement d'un puits, XIIIe s.. Cl. CNRS, CCJ, C. Durand (cf. Pl. h.-t. VIII, 4).

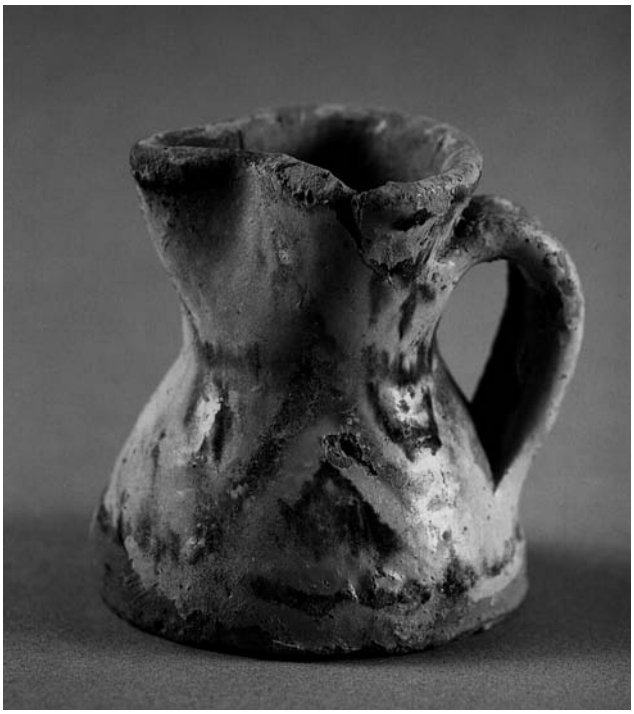


Fig. 10 : Petite cruche en pâte kaolinitique émaillée et peinte en vert et brun. Nimes, nécropole de la Place du Chapître, première moitié du XIVe s.. Cl. Y. Rigoir (cf. Pl. h.-t. VIII, 2).

Fig. 11 : Carreaux en pâte kaolinitique émaillée et peints en vert et brun. Châteauneuf-du-Pape, château de Jean XXII, premiers tiers du XIVe s.. Cl. CNRS, CCJ, C. Durand (cf. Pl. h.-t. VII, 1).

Fig. 12 : Productions de l'Uzège en pâte kaolinitique glaçurée. Montpellier, rue Barralerie, comblement d'un puits, XIIIe-début XIVe s.. Cl. J. Pey.

seconde moitié du XIVe siècle une multiplication des pièces monochromes blanches ou vertes. Ces ateliers utilisant la glaçure stannifère et les décors peints verts et bruns semblent avoir périclité au début du XVe siècle bien que des officines utilisant encore ces techniques avec ajonction d'engobe et d'incisions soient encore présentes dans la ville à la fin du XVe ou au début du XVIe siècle (Bérard 1995). A cette époque, les goûts évoluent et les importations de céramiques valenciennes à décor bleu et lustre inondent le marché (Carru 1995c : 54-76). Elles sont suivies par les faïences florentines polychromes ou ligures bleues et les vaisselles pisano-ligures à décor incisé sur engobe (Abel 1993).

En conclusion, le renouvellement récent de la documentation permet de mieux appréhender l'apparition et le développement des glaçures plombifère et stannifère aux XIIIe et XIVe siècles en plusieurs points du Midi méditerranéen français. D'autres expériences ont certainement été tentées ailleurs et seront révélées ultérieurement.

Si les situations et le destin des officines apparaissent très diversifiés et liés à des contextes politiques et économiques locaux, l'apparition de ces deux sortes de glaçures est souvent simultanée et se produit en plusieurs zones aussi bien en Languedoc qu'en Provence. Cette explosion technologique, somme toute assez tardive pour des régions ouvertes sur la Méditerranée, rend encore plus complexe la recherche des transmissions de savoir-faire et des filiations. A Marseille seulement le phénomène paraît clair, parce que les structures de production sont en partie conservées. Là comme à Montpellier les similitudes de formes avec les productions du monde islamique suggèrent au moins des circulations de modèles, sinon d'hommes. Mais il serait imprudent d'aller plus loin en l'absence d'autres fouilles d'ateliers. Les textes, pour ces périodes hautes, n'informent pas davantage. En revanche, la documentation de l'époque moderne montre d'assez nombreux déplacements de potiers, souvent même étrangers à la région et auxquels les communautés locales font appel.

Cependant quelques évidences techniques s'imposent :

- les glaçures plombifères qui couvrent aussi bien les vases culinaires que les vases à liquides sont généralement liées aux XIIIe et XIVe siècles à des pâtes réfractaires kaolinitiques ou siliceuses. Elles sont toujours appliquées directement sur la pâte sans la pose préalable d'un engobe, contrairement à l'Italie du Nord où cette technique s'est développée parallèlement à celle de la glaçure stannifère (Berti 1995b : 135-136). En Provence, ce n'est qu'à partir de la fin du XVe siècle que la glaçure plombifère devient également fréquente sur des pâtes calcaires engobées. Cette technique est clairement introduite par des potiers italiens émigrés d'Italie du Nord (Amouric 1995d).

-les glaçures stannifères, en revanche, sont réservées en priorité aux pâtes calcaires. Cette règle supporte quelques exceptions, particulièrement en Languedoc. En Provence, un

Fig. 13 : Cruche à bandes moletées en pâte kaolinitique glaçurée. Château de Beaucaire, seconde moitié du XIIIe s. Cl. Y. Rigoir.

Fig. 14 : Cruche en pâte kaolinitique glaçurée. Marseille Jules Verne, comblement d'un puits, premiers tiers-milieu XIVe s.. Cl. CNRS, CCJ, M. Derain. (cf. Pl. h.-t. VIII, 1).

Fig. 15 : Coupe en pâte calcaire émaillée et peinte en vert et brun, glaçure verte au revers. Production de Beaucaire ?, Beaucaire château, premier quart XIVe s.. Cl. Y. Rigoir.

cas mérite d'être signalé et laisse perplexe : dans la seconde moitié du XIIIe siècle, des alambics réalisés au sein même de l'atelier de Marseille avec l'argile d'Ollières sont couverts d'un émail stannifère. Cet emprunt de terre constitue une preuve d'échanges entre des ateliers distants d'une soixantaine de kilomètres. Les contacts entre potiers marseillais et varois sont aujourd'hui confortés par la récente découverte, lors des fouilles de la basilique de Saint-Maximin près d'Ollières, d'une cruche émaillée en pâte kaolinitique. Ces témoignages ponctuels n'autorisent pas à supposer de véritable production émaillée à Ollières, mais montrent tout l'intérêt que les potiers de ce centre portaient à cette nouvelle glaçure opaque.

- enfin, si l'apparition des glaçures, mutation technologique essentielle, survient tout naturellement dans les lieux de production où existe un savoir-faire ancien, il n'est pas surprenant de la déceler aussi dans des villes en pleine expansion où les commanditaires n'ont pas manqué de susciter l'implantation d'ateliers en particulier de faïenceries.

BIBLIOGRAPHIE

Abel 1993 : ABEL (V.), AMOURIC (H.). dir.— Un Goût d'Italie : céramiques et céramistes italiens en Provence du XVIe au XXe siècles : exposition, Aubagne, éd. Narration, 1993, 144p.

Abel 1996 : ABEL (V.).— Marseille, futur musée César. *Bilan Scientifique,* 1995, Aix-en-Provence, DRAC PACA, Service Régional de l'Archéologie, 1996, p. 164-166.

Amouric 1995a : AMOURIC (H.).— Les Commandes pontificales. Au fil des comptes. *In* : Petits carrés d'histoire. Pavements et revêtements muraux dans le midi méditerranéen du Moyen Age à l'époque moderne : exposition, Palais des Papes, Avignon, 1995, p. 23-34.

Amouric 1995b : AMOURIC (H.), DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), VALLAURI (L.).— De Marseille au Languedoc et au Comtat Venaissin : les chemins du vert et du brun. *In* : Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècles : exposition, Musée de Marseille, Réunion des Musées Nationaux 1995, p. 185-233.

Amouric 1995c : AMOURIC (H.).— La Marmite de l'évêque, la gloire de Saint-Quintin. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archéologique, éd. Narration 1995, p. 58-59.

Amouric 1995d : AMOURIC (H.), VALLAURI (L.).— Tous les chemins mènent à Manosque. *In* : Terres de Durance. Céramiques de l'Antiquité aux temps modernes : exposition, Musée de Digne, Musée départemental de Gap, éd. Narration 1995, p. 96-98.

Bérard 1996 : BERARD (G.), LANDURE (C.).— Le Potier de l'Oratoire. *In* : 1500 ans de céramique en Vaucluse. Ateliers et productions de poteries du Ve siècle au début du XXe siècle : exposition, Musée des faïences, château de la Tour d'Aigues, Cavaillon 1996, p. 71-75.

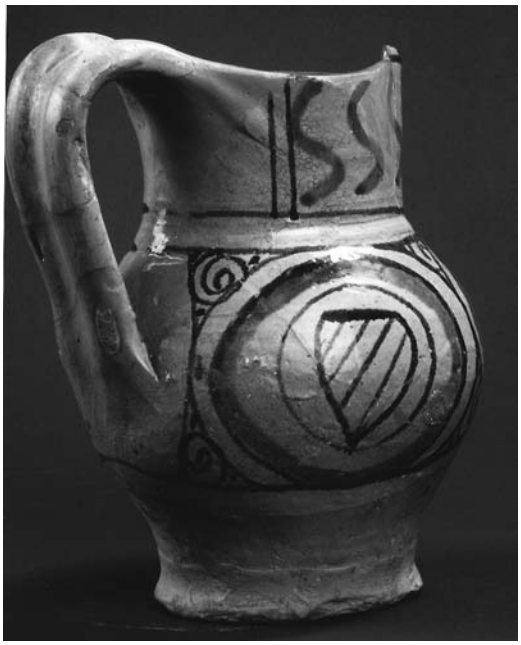


Fig. 16 : Cruche en pâte calcaire émaillée et peinte en vert et brun. Production avignonnaise, Fréfus, dépotoir du Palais épiscopal, premier tiers du XIVe s. Cl. CNRS, Ph. Foliot (cf. Pl. h.-t. VIII, 3).

Berti 1995a : BERTI (G.), GELICHI (S.).— Ceramiche, ceramisti e trasmissioni technologiche tra XII e XIII secolo nell'Italia centrosettentrionale. *In* : Miscellanea in memoria di Giuliano Cremonesi, a cura del Dipartemento di Scienze archeologiche dell'Università di Pisa, 1995, p. 409-445.

Berti 1995b : BERTI (G.).— Mille chemins ouverts en Italie. *In* : Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècles : exposition, Musée de Marseille, Réunion des Musées Nationaux 1995, p.129-163.

Boüard 1976 : BOÜARD (M. de).— La Céramique de Doué-la-Fontaine (IXe-XIe s.). Fouilles de la motte de la chapelle. *Archéologie Médiévale,* VI, 1976, p. 247-286.

Carru 1995a : CARRU (D.).— Avignon au temps des papes : un marché privilégié pour l'Uzège. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archeologique, éd. Narration 1995, p. 61-63.

Carru 1995b : CARRU (D.). dir. — De l'Orient à la table du Pape, l'importation des céramiques dans la région d'Avignon au Moyen Age tardif XIV-XVIe siècles : exposition. Documents d'Archéologie Vauclusienne, 5, Avignon 1995, 78p.

CATHMA 1992 : Association CATHMA (DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), BONIFAY (M.), PITON (J.), VALLAURI (L.).— Céramiques glaçurées de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age en France méridionale. *In* : La Ceramica invetriata tardo antica e altomedievale in Italia, a cura di Lidia Paroli. Atti del seminario, Certosa di Pontignano, Siena 1990, Firenze 1992, p. 65-74.

Démians d'Archimbaud 1981 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.).— Les Fouilles de Rougiers. Contribution à l'archéologie de l'habitat rural médiéval en pays méditerranéen. Paris CNRS, 1981. 724 p.

Démians d'Archimbaud 1985 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PICON (M.), VALLAURI (L.).— La Production de céramiques médiévales en Provence centrale : état de la question. *In* : Histoire des techniques et sources documentaires, méthodes d'approche et expérimentation en région méditerranéenne : Actes du colloque du GIS, Aix-en-Provence 1982. Aix-en-Provence GIS 1985 (Cahier n°7), p. 141-146.

Démians d'Archimbaud 1986 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PICON (M.).— Etudes sur l'approvisionnement en céramiques communes du site de Rougiers (Var) : prospections et analyses. *In* : A cerâmica medieval no mediterrâneo occidental, Tolède 1981. Madrid 1987, p. 69-74.

Démians d'Archimbaud 1995 : DEMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), PELLETIER (J.-P.).— Le Temps des gris (VIIIe-XIIIe siècles). *In* : Terres de Durance. Céramiques de l'Antiquité aux temps modernes : exposition, Musée de Digne, Musée départemental de Gap, éd. Narration 1995, p. 42-43.

Leenhardt 1995a : LEENHARDT (M.).— Montpellier : une production éphémère en pâte rouge glaçurée. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archéologique, éd. Narration 1995, p. 43-44.

Fig. 17 : Carreaux en pâte calcaire émaillée et peints en vert et brun. Production avignonnaise, Avignon Palais des Papes, fin du XIVe s.. Cl. CNRS, CCJ, C. Durand (cf. Pl. h.-t. VII, 2).

Leenhardt 1995b : LEENHARDT (M.).— Vie quotidienne à Montpellier au XIIIe s. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archéologique, éd. Narration 1995, p. 45-47.

Leenhardt 1995c : LEENHARDT (M.).— Naissance et développement des glaçures de l'Uzège. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archéologique, éd. Narration 1995, p. 55-57.

Leenhardt 1996 : LEENHARDT (M.), PITON (J.), VALLAURI (L.), FOY (D.) — L'évolution des vaisselles médiévales à Arles : l'exemple du dépotoir des Prêcheurs, *Archéologie du Midi médiéval*, XIV, 1996 p. 99-141.

Marchesi 1993 : MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.).— Le Bourg des potiers au XIIIe siècle : un atelier "importé". *In* : Le Temps des découvertes : Marseille, de Protis à la reine Jeanne : exposition, Marseille Musée d'Histoire, 1993, p. 36-49.

Marchesi 1997 : MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) dir.— Marseille, les ateliers de potiers du XIIIe siècle et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe siècle). Documents d'Archéologie Française, 1997.

Meyer-Rodrigues 1992 : MEYER-RODRIGUEZ (N.).— Les Poteries à glaçure primitive découvertes à Saint-Denis. *In* : Technology and Innovation, Medieval Europe 1992, Conference on Medieval Archeology in Europe, Preprint Papers vol. 3, p. 211-216.

Mouton 1995 : MOUTON (D.).— Niozelles : céramiques autour de l'an mil. *In* : Terres de Durance. Céramiques de l'Antiquité aux temps modernes : exposition, Musée de Digne, Musée départemental de Gap, éd. Narration 1995, p. 49-50.

Pelletier 1992 : PELLETIER (J.-P.), VALLAURI (L.).— Mimet : à la recherche d'un atelier perdu. *Archéologie du Midi Médiéval,* XI, 1992, p. 229-239.

Pelletier 1995 : PELLETIER (J.-P.), PICON (M.), RIGOIR (Y. et J.), VALLAURI (L.).— Les Productions de poteries de l'aire marseillaise et du pays d'Apt au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age. *In* : Actes du 5eme colloque sur la céramique médiévale, Institut national des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat 1995, p. 111-118.

Pelletier 1997a : PELLETIER (J.-P.).— Les Céramiques communes régionales en pâtes brunes et grise. *In* : MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) dir.— Marseille, les ateliers de potiers du XIIIe siècle et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe siècle). Documents d'Archéologie Française, 1997.

Pelletier 1997b : PELLETIER (J.-P.), BERARD (G.).— Restes d'un four du XIe siècle à Cabasse (Var). *In* : Actes du VIe colloque international sur la céramique médiévale en Méditerranée, Aix-en-Provence 1997, p. 125-128.

Picon 1973 : PICON (M.).— Introduction à l'étude des céramiques sigillées de Lezoux. Dijon : Centre de recherche sur les techniques gréco-romaines, 1973, 119 p.

Picon 1995a : PITON (M.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.).— Techniques, évolutions et mutations. *In* : Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècles : exposition, Musée de Marseille, Réunion des Musées Nationaux 1995, p. 41-50.

Picon 1995b : PICON (M.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.).— Provenances, laboratoire et archéologie. *In* : Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècles : exposition, Musée de Marseille, Réunion des Musées Nationaux 1995, p. 51-55.

Piton 1995 : PITON (J.), LEENHARDT (M.), VALLAURI (L.).— Arles : un dépotoir exceptionnel. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archéologique, éd. Narration 1995, p. 53-54.

Randoin 1981 : RANDOIN (B.).— Essai de classification chronologique de la céramique de Tours du IVe au XIe s. *In* : Recherches sur Tours, vol. 1, 1981, p. 103-114.

Schneider 1995 : SCHNEIDER (L.).— Le Château de Beaucaire : nouvelles données chronologiques. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archéologique, éd. Narration 1995, p. 52.

Thiriot 1986 : THIRIOT (J.).— Les Ateliers médiévaux de poterie grise en Uzège et dans le Bas-Rhône : premières recherches de terrain. Paris : MSH, 1986, Documents d'Archéologie Française 7, 147 p.

Thiriot 1997a : THIRIOT (J.).— Géographie du four de potier à barres d'enfournement. *In* : MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) dir.— Marseille, les ateliers de potiers du XIIIe siècle et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe siècle). Documents d'Archéologie Française, 1997b.

Thiriot 1997b : THIRIOT (J.).— Les Fours pour la préparation des glaçures dans le monde méditerranéen. *In* : La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VIe Congrès, Aix-en-Provence 1995. Aix-en-Provence 1997, p. 513-522.

Vallauri 1987 : VALLAURI (L.), CHARLET (J.-L.).— Découverte d'un trésor du début du XIVe siècle dans une majolique avignonnaise. *Archéologie du Midi médiéval,* V, 1987, p. 183.

Vallauri 1995 : VALLAURI (L.).— Faïences en Languedoc. *In* : Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles : exposition, Nimes, Musée Archéologique, éd. Narration 1995, p. 65-69.

Vallauri 1997 : VALLAURI (L.), LEENHARDT (M.).— Les Productions céramiques. *In* : MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) dir.— Marseille, les ateliers de potiers du XIIIe siècle et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe siècle). Documents d'Archéologie Française, 1997.

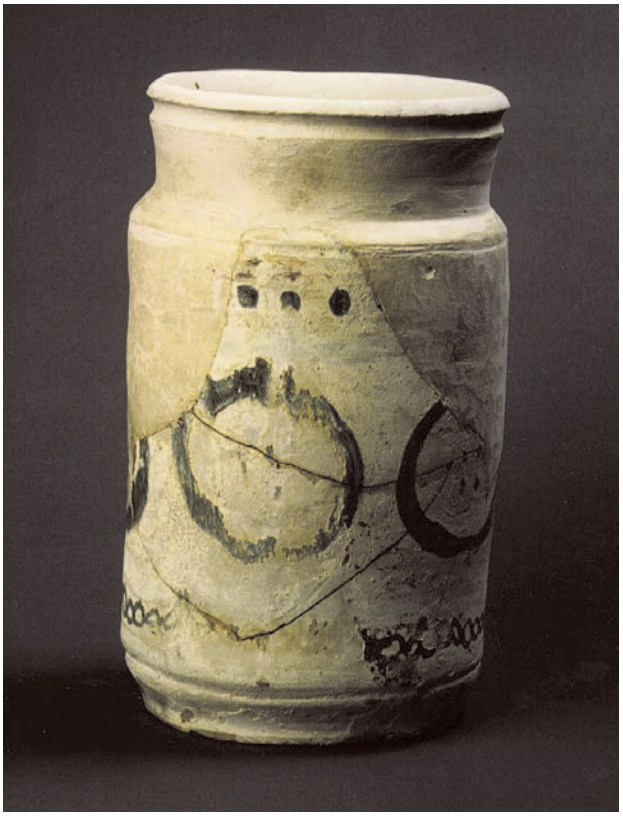
VII 1 - cf. p. 483, fig. 11.

VII 2 - cf. p. 486, fig. 17.

VIII 1 - cf. p. 484, fig. 14.

VIII 2 - cf. p. 483, fig. 10.

VIII 3 - cf. p. 485, fig. 16.



VIII 4 - cf. p. 483, fig. 9.